

LA  
**VEUVE DU MALABAR,**  
**COMÉDIE EN UN ACTE,**  
**MÊLÉE DE VAUDEVILLES,**  
**PAR M. SAINT-AMAND;**

Représentée, pour la première fois, au Gymnase  
dramatique, le 19 août 1822.

---

## PERSONNAGES.

---

**DUPRÉ**, négociant, établi au Malabar.

**M<sup>me</sup> DUPRÉ**, sa femme.

**SURVILLE**, jeune Français attaché à la compagnie des Indes.

**ZÉILA**, jeune veuve indienne.

**ALI-BRULL-PHA-GOS**, courtier de commerce.

**La scène est dans une ville, sur la côte du Malabar.**

LA  
VEUVE DU MALABAR,  
COMÉDIE.

---

Le théâtre représente une salle de l'appartement de Dupré ; on voit çà et là quelques ballots de marchandises. A droite, un cabinet qui conduit au magasin. A gauche, d'autres appartemens ; au fond des croisées qui donnent sur la ville.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPRÉ, parlant au fond à la cantonnade ; sur le devant de la scène, UNE FEMME, tenant une lettre à la main.

DUPRÉ.

SERREZ ces ballots de marchandises, et prenez garde de rien gâter... Ces domestiques indiens sont d'une maladresse !... En France quelle différence !.. Je me rappelle que quand j'étais laquais, j'avais toujours plus d'esprit que mes maîtres.

LA FEMME, s'avançant.

Monsieur...

23.

DUPRÉ.

C'est juste : on m'avait dit que quelqu'un m'attendait dans mes magasins... (*D'un ton imposant.*) Qu'est-ce que c'est ?

LA FEMME

De la part de Miladi, ma maîtresse.

DUPRÉ, prenant la lettre.

Voilà une soubrette qui a une fort jolie tournure.. une charmante petite femme ! (*La regardant.*) Ah ! mon Dieu ! quel souvenir !

LA FEMME.

Quel son de voix !

DUPRÉ.

A la sueur froide qui me saisit...

LA FEMME.

A la terreur que j'éprouve...

DUPRÉ.

Je ne peux pas m'abuser.

LA FEMME.

Je ne me trompe pas... c'est le fripon de Dupré !

DUPRÉ.

C'est ma femme !

## LA FEMME.

C'est mon mari !... Comment ! après cinq ans d'absence , je te revois enfin ?

DUPRÉ.

Comment ! malgré l'Océan qui nous séparerait , je te retrouve encore ?

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

C'en est fait , je crois à la sympathie.

DUPRÉ.

Et moi à la fatalité. (*Montrant sa femme.*)  
Je la laisse en Europe , et m'embarque pour les Indes... seul moyen , avec elle , pour faire bon ménage... Eh bien ! il faut que le hasard , plus puissant que nos cœurs , nous réunisse. Où ?... au Malabar... un pays qui , jusqu'à présent , m'avait porté bonheur ! C'était bien la peine de faire le voyage !

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Plains-toi donc !

AIR : *A soixante ans.*

J'ai , comme toi , vu le cap des tempêtes ;  
J'ai , comme toi , passé sous l'équateur ;  
Des ouragans qui grondaient sur nos têtes ,  
Ainsi que toi , j'ai bravé la fureur !  
Mais toi , du moins , dans le fond de ton ame ,  
Un tendre espoir te suivait jusqu'ici...  
Car ce voyage... hélas ! que je maudi ;

Tu le fesais pour éviter ta femme,  
Et je l'ai fait pour trouver mon mari.

Et quel mari ? un mauvais sujet, un brutal, un jaloux, un dissipateur... un...

DUPRÉ, la regardant avec tendresse.

Cette chère Angélique !... elle n'est point changée. Eh bien ! donc, ma douce compagne, puisque les vents contraires vous ramènent près de moi, donnez-moi des nouvelles de mon ménage d'outre-mer ?... Voyons... qu'as-tu fait pendant les cinq ans de mon absence ?

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Ce que j'ai fait ? J'en ai profité pour être heureuse.

DUPRÉ.

Et moi pour faire fortune.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Comment ! il serait possible ? Ce riche négociant chez lequel je venais...

DUPRÉ.

C'est moi-même... et tout ce que tu vois m'appartient. Cette maison...

M<sup>me</sup> DUPRÉ, avec tendresse.

Dupré !

DUPRÉ.

Ces esclaves, ces marchandises...

M<sup>me</sup> DUPRÉ, de même.

Mon cher Dupré !...

DUPRÉ.

Et dans ma caisse, cinquante mille piastres.

M<sup>me</sup> DUPRÉ, de même.

Mon ami ! et j'osais t'accuser !... soupçonner ta conduite !...

DUPRÉ.

Tu me pardonnes donc mon départ ?

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

T'en ai-je jamais gardé rancune ?

DUPRÉ.

*Vaudeville de la Somnambule.*

Après cinq ans de discorde et d'absence,  
Ah ! qu'il est doux de se revoir !

MADAME DUPRÉ.

Ainsi que toi, mon bon ami, je pense.

DUPRÉ, la regardant avec surprise.

Fortune, quel est ton pouvoir,

Tu fais, rien qu'en daignant paraître,

Ce que l'amour n'a pu faire jadis !

Pour la première fois, peut-être,

Ma femme et moi sommes du même avis.

M<sup>me</sup> DUPRÉ, de même.

Mon ami !...

DUPRÉ.

Mon Angélique !... (Ils s'embrassent.) Quel bonheur de se retrouver !

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

De s'aimer plus que jamais !

DUPRÉ.

De ne plus parler du passé !

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Ou plutôt de le faire oublier par les soins... les égards, les prévenances... Tu dis donc, mon ami, que tu as gagné cinquante mille piastres ?

DUPRÉ.

Oui, ma femme.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Et que cette maison, ces esclaves, ces marchandises nous appartiennent ?

DUPRÉ.

Oui, madame Dupré. De plus, je jouis d'une certaine considération dans le pays : d'abord je m'y suis fait naturaliser, ce qui augmente encore la confiance ; et à la première occasion favorable, je me retire des affaires, je réalise mes fonds et vais m'établir en France, où je n'aurai plus rien à faire qu'à vivre en honnête homme.)

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Et moi, en grande dame. Quel bonheur !  
Je vais le dire à lady Anthony, ma maîtresse,  
avec qui j'étais venue en ce pays.

DUPRÉ.

C'est inutile... Je sors... et je me charge-  
rai de ta commission... Si on venait me de-  
mander, je reviendrai dans une heure.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Tu me quittes déjà ?

DUPRÉ.

Il le faut pour une affaire importante qui  
regarde un de mes compatriotes, M. de Sur-  
ville, un jeune Français très-riche.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Eh ! quelle est cette affaire ?

DUPRÉ.

Oh ! ce n'est pas une affaire de commerce  
proprement dite... parce qu'il s'agit, vois-  
tu bien... Mais dans ce moment je ne peux  
pas t'en dire davantage.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Et pour quelle raison ?

DUPRÉ.

Parce que c'est un secret.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Vous en avez donc pour moi ?

DUPRÉ.

Sans contredit.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Après l'amour que j'ai pour vous !

DUPRÉ.

Entendons-nous. Je suis sûr de ton amour,  
mais non pas de ta discrétion.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Tu auras beau faire, cependant il faudra  
bien que je sache...

DUPRÉ.

Tu ne le sauras pas.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Je le saurai !

DUPRÉ.

C'est ce que nous verrons.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Ah ! tu espères me cacher ta conduite !  
mais j'y mettrai bon ordre.

DUPRÉ.

Ah ! tu crois que je me laisserai mener !

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Et moi, que je me laisserai tyranniser !...

## SCÈNE I.

277

non... J'ai été trop douce jusqu'à présent ;  
mais je veux être maîtresse chez moi. Je veux  
être obéie, et si tu ne me dis à l'instant...

DUPRÉ.

Là !... voilà nos querelles européennes qui  
recommencent.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

AIR : *Cœur infidèle, cœur volage.* ( Fragment d'un  
duo de Blaise et Babet. )

ENSEMBLE.

Crois-moi, redoute ma colère ;  
Oui, tu prétends en vain le faire,  
Je montrerai du caractère ;  
Oui, redoute ici ma colère.

DUPRÉ.

Crois-moi, redoute ma colère,  
Commence d'abord par te taire ;  
Je montrerai du caractère :  
Oui, redoute ici ma colère.

MADAME DUPRÉ.

Dieu ! pourquoi donc suis-je venue ?

DUPRÉ.

Plus que toi je suis mécontent !

MADAME DUPRÉ.

Je ne puis supporter ta vue...

DUPRÉ.

Tu peux t'embarquer à l'instant.

F. Vaudevilles. 3.

24

ENSEMBLE.

Oui, redoute ici ma colère !

( A part.)

Dieu ! quel aimable caractère,  
Sur l'un ou sur l'autre hémisphère,  
Toujours le même caractère :

( Haut.)

Oui, redoute ici ma colère.

( Dupré prend son chapeau et sort. )

## SCÈNE II.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Les maris sont partout les mêmes. Le pays n'y fait rien... En France, en Angleterre, ainsi qu'au Malabar, ce sont toujours des... des maris, et puisque me voilà de nouveau enchaînée auprès du mien, puisqu'il faut absolument que je fasse bon ménage, je n'ai plus qu'un moyen pour vivre avec lui, c'est de le faire mourir de chagrin. Hein ! qui vient là ?... quelle est cette grotesque figure ? C'est sans doute quelque marabou du pays.

## SCÈNE III.

M<sup>me</sup> DUPRÉ, BRULL-PHA-GOS.

BRULL-PHA-GOS.

Le seigneur Dupré est-il chez lui ?

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Non , Monsieur , il vient de sortir.

BRULL-PHA-GOS.

Ah ! ah ! moi qui venais lui parler pour affaire importante. ( *Regardant madame Dupré.* ) Serait-ce là une de ses esclaves ?

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

C'est tout comme , je suis sa femme.

BRULL-PHA-GOS.

Eh ! mais , je ne le croyais pas marié.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Plût au ciel !... Je suis venue le retrouver.

BRULL-PHA-GOS , la regardant.

Ah ! ah ! vous êtes sa femme , et vous habitez désormais ce pays : c'est fort heureux... pour nous.

M<sup>me</sup> DUPRÉ , sèchement.

Et pourquoi ?

BRULL-PHA-GOS.

Pourquoi ? parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver... non pas que je le désire , ce cher Dupré ! mais enfin , j'espère , en cas d'évènement , que vous vous adresserez à moi.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Qui êtes-vous donc ?

BRULL-PHA-GOS.

Ali, Brull-Pha-Gos, courtier de commerce, commis feutier, employé aux bûchers du Malabar.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Quelle est cette place-là ?

BRULL-PHA-GOS.

C'en est une fort bonne dans ce pays, quand on a une certaine clientèle, et je puis me flatter d'être un des plus occupés. A propos de cela, oserais-je vous offrir des billets pour la cérémonie d'aujourd'hui ? elle sera superbe !... Il y aura long-tems, je m'en vante, qu'on n'aura vu un spectacle aussi magnifique.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Qu'est-ce donc ?

BRULL-PHA-GOS.

Comment ! vous n'en avez pas entendu parler ?

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Eh ! mon Dieu ! non, j'arrive.

BRULL-PHA-GOS.

Vous ne pouviez pas mieux tomber : c'est la veuve du vieil Amrou, la jeune Zéïla, qui doit se brûler.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Comment ! se brûler ! et pour quelle raison ?

BRULL-PHA-GOS.

Je vous l'ai dit : parce que son mari est mort.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Elle l'aimait donc bien !

BRULL-PHA-GOS.

Elle ne pouvait pas le souffrir, mais c'est égal, c'est l'usage du pays. Dès qu'un homme marié vient à mourir, il n'y a pas de milieu, il faut que sa femme soit brûlée vive.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Mais voilà une coutume qui n'a pas le sens commun !

BRULL-PHA-GOS.

Je ne dis pas non, mais elle est très-productive pour nous autres courtiers. Écoutez donc, il faut que tout le monde vive... Aujourd'hui, par exemple, c'est une fort belle affaire !... Ce n'est pas que nous n'ayons des frais... douze voies de bois de sandal, six fagots d'aloës... ce qui est énorme.

*Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Quelquefois pourtant, j'en convien,  
La famille nous en tient compte ;

Aussi mes affaires vont bien,  
Et ma fortune sera prompte.

MADAME DUPRÉ, à part.

Je n'en reviens pas, c'est affreux !

(A Brull-Pha-Gos.)

Au moins, dites-moi, je vous prie,  
Peut-on se faire, dans ces lieux,  
Assurer contre l'incendie.

BRULL-PHA-GOS.

Il n'y a pas encore de compagnie d'assurance.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Mais, Monsieur, lorsque les gens ne sont pas du pays, leurs femmes sont-elles obligées ?...

BRULL-PHA-GOS.

Non, certainement. A moins que les maris ne se soient fait naturaliser, auquel cas il est juste qu'ils jouissent des prérogatives et des avantages...

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Ah ! mon Dieu !

BRULL-PHA-GOS.

Qu'avez-vous donc ?

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Rien... Vous appelez cela un avantage ?

C'en est un réel.

AIR : *du Ménage de garçon.*

Chez nous , souvent glacé par l'âge ,  
 Maint vieil époux a le malheur  
 De ne trouver dans son ménage  
 Qu'indifférence et que froidcur !  
 Mais un espoir calme son ame  
 Et , tôt ou tard , chaque mari  
 Est toujours certain que sa femme  
 Finira par brûler pour lui.

Allons , je reviendrai voir ce cher Dupré..  
 Ah ! il est marié... (*A part.*) Encore une  
 pratique de plus...

(Il sort.)

## SCÈNE IV.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

VOILA un abominable homme ! et si jamais  
 il remet les pieds chez moi... Mais , en effet ,  
 je crois me rappeler maintenant que j'ai en-  
 tendu dire autrefois qu'au Malabar... On n'a  
 jamais vu une coutume pareille !... C'est un  
 pays où l'on ne peut pas vivre... Comment !  
 si mon brutal de mari venait à mourir , je  
 serais obligée... Cette idée-là serait capable  
 de vous dégoûter du veuvage.

## SCÈNE V.

M<sup>me</sup> DUPRÉ, DUPRÉ.

DUPRÉ entre précipitamment , et jette son chapeau sur la table.

Ouf ! ce n'est pas sans peine ; mais enfin...  
{ *Apercevant madame Dupré.* } Ah ! te voilà encore là ?

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Pendant ton absence il est venu une visite... (*Se reprenant.*) Ah ! mon Dieu ! comme tu as chaud... S'il est possible de courir ainsi !... Voilà comme on attrape une maladie.

DUPRÉ.

Tais-toi donc... J'ai bien d'autres choses qui m'occupent.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

C'est pour cela que ce soin-là doit me regarder... (*Lui essuyant le front avec son mouchoir.*) Vrai, mon ami, tu devrais changer...

DUPRÉ.

Je te répète que je n'ai pas le tems.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Je t'en supplie... Si ce n'est pas pour toi, que ce soit pour moi... Il n'y a rien de plus dangereux.

DUPRÉ.

Eh ! mais , je n'en reviens pas... Comme te voilà radoucie ! Quels égards !... quelles attentions !

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

C'est que , depuis un instant , j'ai fait des réflexions... J'ai eu ce matin un mouvement de vivacité que je me suis bien reproché : cette scène m'a fait un mal !...

DUPRÉ.

Et à moi donc ! elle m'a tourné le sang.

M<sup>me</sup> DUPRÉ, vivement.

Il serait possible !... Je ne t'en ferai plus , mon ami , je te le promets.

DUPRÉ.

Allons , ma femme vaut mieux que je ne croyais , et je commence à penser que son caractère... C'est bien , ma chère amie ; mais laisse-moi , j'ai des affaires à terminer.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Toujours des affaires ! Tu travailles trop , tu te fatigues... tu ne te soignes pas assez.

DUPRÉ.

Encore !... Ah ! ça , je t'en prie , modère ton affection , et rentre dans ton appartement.

AIR : *Berce , berce , bonne grande-mère.*

Veille , veille , ô Dieu tutélaire !

Sur des jours aussi précieux.

(A son mari.)

Car c'est d'une santé si chère

Que dépend la nôtre à tous deux.

DUPRÉ.

T'en iras-tu ?

MADAME DUPRÉ , revenant.

Surtout pas d'imprudence !

Tu m'entends-bien ?...

DUPRÉ.

Tu veux donc , je le voi,

Me faire ici mourir d'impasience ?

MADAME DUPRÉ , s'éloignant vivement.

Non , ce seul mot me fait mourir d'effroi.

ENSEMBLE.

Veille , veille , ô Dieu tutélaire !

Sur des jours aussi précieux ;

Car c'est d'une santé si chère

Que dépend la nôtre à tous deux.

DUPRÉ.

Enfin tu partiras , j'espère,

Tous mes instans sont précieux.

Ah ! d'une tendresse aussi chère.

Combien les lieux sont ennuyeux.

(Madame Dupré sort.)

## SCÈNE VI.

DUPRÉ.

LES femmes sont extrêmes en tout... Si la mienne se met une fois à m'adorer, il n'y aura pas moyen d'y tenir, moi surtout qui n'en ai pas l'habitude. Enfin elle est partie... ouvrons à M. de Surville. Je ne sais à quoi je m'expose en secondant ses projets, en lui indiquant ce passage souterrain qui donne dans les caveaux du temple; mais je ne pouvais pas faire autrement... un Français, un compatriote... D'un autre côté, cette pauvre Zéïla!... la pitié... l'humanité... et les vingt mille piastres qu'on m'a promises... le moyen de résister à des motifs aussi prépondérans! ( Pendant ce tems il cherche parmi un trousseau de clefs, et va ouvrir une petite porte secrète qui est à gauche. ) Entrez et ne craignez rien, vous êtes en sûreté.

## SCÈNE VII.

DUPRÉ, SURVILLE, ZÉILA.

AIR de *Roshti*.

ZÉILA.

A travers ces voûtes souterraines,  
Répondez, où me conduisez-vous?

SURVILLE.

C'est l'amour qui vient briser tes chaînes,  
Zéila, calme enfin ton effroi.

ZÉILA.

Ah ! grand Dieu ! c'est Henri que je voi.

SURVILLE.

Oui, vous êtes chez moi.

ZÉILA.

Vous revoir avant ma dernière heure,  
De mes vœux c'était le plus doux ;  
Au tombeau de l'époux que je pleure,  
Je priais, et je pensais à vous.

ENSEMBLE.

De frayeur mon cœur palpite et tremble ;  
De Brama redoutez le courroux ;  
Au tombeau je dois suivre un époux ;  
De grâce éloignez-vous.

SURVILLE.

C'est l'amour qui tous deux nous rassemble,  
De Brama je crains peu le courroux,  
Car je suis votre amant, votre époux ;  
Oui, je suis votre époux.

DUPRÉ.

Oui, Madame, Monsieur vous aime,  
vous épouse et vous emmène.

ZÉILA.

Hélas ! que je le voudrais ! Mais un autre

sort m'attend : mes amis, mes parens le disent tous.

DUPRÉ.

Je crois bien , si vous consultez vos héritiers.

ZÉILA.

Non , ils prétendent que Brama me punirait , si je désobéissais à mon époux.

*AIR du vaudeville de l'homme vert.*

En mourant , son ordre suprême  
Veut que je partage son sort ;  
Car nos maris ont pour système  
Qu'on soit fidèle après leur mort.

DUPRÉ.

Après leur mort , être fidèle !  
Chez nous l'époux , moins exigeant ,  
Est trop heureux lorsque sa belle  
Veut bien l'être de son vivant.

ZÉILA.

Sans compter qu'on est très-méchant dans cette ville. Si je ne meurs pas , toutes les dames de ma connaissance vont dire du mal de moi , et me voilà déshonorée dans le pays.

DUPRÉ.

Quoi ! c'est là le vrai motif ?

ZÉILA.

Oui , Monsieur , il n'y en a pas d'autre ;

250 LA VEUVE DU MALABAR.

sans cela, je n'ai pas plus envie que vous  
d'être brûlée.

TRIO.

AIR: *Dire à moi sans mystère.* (D'Elisca.)

SURVILLE.

Quoi ! l'honneur vous invite  
A mourir pour votre époux ?

ZÉILA.

Oui, oui.

DUPRÉ.

Ce mari qui vous quitte,  
Là, franchement, l'aimiez-vous ?

ZÉILA.

Non, non. Mais c'est là qu'est le mérite,  
A ce que l'on dit chez nous.

SURVILLE.

Dieu ! quelle erreur profonde !  
Pour ne plus être avec lui,

DUPRÉ ET SURVILLE.

S'il est dans l'autre monde,  
Demeurez en celui-ci.

ZÉILA.

Je vais en l'autre monde  
En regrettant celui-ci.

SURVILLE ET DUPRÉ.

S'il est dans l'autre monde,  
Demeurez en celui-ci.

ENSEMBLE.

SCÈNE VII.

291

DUPRÉ.

Oui, calmez votre peur,  
Vous voulez, à ce qu'il me semble,  
Mourir par point d'honneur ;  
Eh bien ! si j'accordais ensemble  
Et votre amour...

ZÉILA.

Et mon amour

DUPRÉ.

Et votre honneur...

ZÉILA.

Et mon honneur!

DUPRÉ.

Tous deux ensemble!

ZÉILA.

Tous deux ensemble.  
L'existence alors, je le croi,  
Aurait trop de charmes pour moi.

DUPRÉ.

Sur moi que l'on se fonde,  
Et j'espère qu'aujourd'hui,  
Morte pour tout le monde,  
Vous ne vivrez que pour lui.

ZÉILA ET SURVILLE.

Par quel moyen ?

DUPRÉ.

Je ne dis rien.  
Promettez-moi...

## LA VEUVE DU MALABAR.

ZÉILA.

Oui, sur ma foi.

DUPRÉ.

D'être tranquille  
 En cet asile,  
 Et de nos soins, je le promets,  
 Bientôt vous verrez les effets.

ZÉILA.

Oui, de vos soins, je le promets,  
 Je vais attendre les effets.

SURVILLE.

Oui, de ses soins, de ses bienfaits,  
 Daignez attendre les effets.

ZÉILA.

A vous je me confie,  
 Et je renonce à mourir.  
 Comment quitter la vie,  
 Quand l'amour peut l'embellir !

SURVILLE ET DUPRÉ.

C'était une folie,  
 De vouloir ainsi mourir.  
 Comment quitter la vie  
 Quand l'amour peut l'embellir !  
 ( Dupré conduit Zéila dans la chambre à droite. )

ENSEMBLE.

ENSEMBLE.

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté ZÉILA.

**SURVILLE**, suivant des yeux Zéila qui entre dans la chambre.

**PAUVRE** femme ! quelle horrible coutume !  
(*A Dupré.*) Mais, dis-moi : comment espères-tu la sauver, et quel est ton moyen ?

**DUPRÉ.**

Le moyen le plus simple, et qui plus d'une fois sans doute a déjà dû être employé. Apprenez donc, Monsieur, que toutes celles qui montent sur le bûcher n'en meurent pas. J'ai connu, sur la côte du Coromandel, une brave femme qui avait déjà été brûlée en premières et en secondes noccs, et qui convolait en troisièmes.

**SURVILLE.**

Il serait possible !

**DUPRÉ.**

Vous sentez bien que cela n'est pas naturel, et qu'il y a là-dessous quelque tour de gibecière ou d'escamotage. Eh bien ! Monsieur, partout où il y a des escamoteurs, il faut des compères et des dupes. Les dupes seront les spectateurs, qui sont déjà placés et qui attendent la cérémonie ; le compère, ce sera vous, si vous voulez bien le permettre.

SURVILLE.

Moi ! et que pourrai-je faire ?

DUPRÉ.

Aller trouver un certain Ali Brull-Pha-Gos, une espèce de courtier, qui est chargé des détails de la cérémonie, de l'ordonnance du bûcher, et surtout du soin de conduire la veuve, dont les traits sont presque toujours cachés par un grand voile, notez bien cette dernière circonstance : comme l'individu auquel je vous adresse est un coquin, et que je le connais, c'est un de mes amis, vous pouvez hardiment aborder la question. Offrez-lui jusqu'à la concurrence de trente à quarante mille piastres; vous pouvez marchander, mais c'est un prix fait, vous ne l'aurez pas à moins; et, moyennant cette somme, il se chargera du reste. ■

SURVILLE.

Comment ! Zéila...

DUPRÉ.

Sera brûlée par procuration; c'est à lui de trouver quelqu'un, de découvrir un remplaçant.

AIR : *Vaudéville de Partie carrée.*

On fournit tout, et de ce sacrifice  
C'est à lui seul alors de se mêler.

SURVILLE.

Y penses-tu ? comment veux-tu qu'il puisse  
Trouver des gens qui se laissent brûler.

DUPRÉ.

Pourquoi donc pas ? en ces lieux comme en France,  
On trouve tout , et pour de l'or , morbleu !  
Combien de gens de notre connaissance  
Qui se mettraient au feu !

Pendant ce tems , nous nous embarquons,  
vous et votre veuve , moi , ma femme , mes  
richesses , et le peu de marchandises qui me  
restent.

SURVILLE.

Comment ! tu veux aussi ?...

DUPRÉ.

Je n'irai pas rester dans le pays après notre  
expédition ; depuis long-tems je veux retour-  
ner en France , et je ne puis trouver une  
plus belle occasion.

SURVILLE.

Oui ; mais songe donc que de te voir partir  
ainsi avec armes et bagages , cela peut exci-  
ter des soupçons.

DUPRÉ.

Vous avez raison , il faudrait d'ailleurs  
trouver un moyen pour fermer ma maison ,  
renvoyer mes domestiques , et procéder

tranquillement au déménagement... J'ai une idée... silence !... c'est ma femme ; il faut qu'elle ne sache rien : faites seulement semblant de me chercher dispute.

SURVILLE.

Pour quelle raison ?

DUPRÉ, bas.

Je vous le dirai. (*Haut.*) Monsieur, vous prenez chez moi un singulier ton ! (*Bas.*) Allons...

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, M<sup>me</sup> DUPRÉ.

SURVILLE.

MONSIEUR... je trouve le vôtre encore plus singulier.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

DUPRÉ, très-haut.

C'est-à-dire, Monsieur, que vous me prenez pour un sot ? (*Bas.*) Dites que oui.

SURVILLE, très-haut.

Monsieur... je vous prends pour ce que vous êtes.

DUPRÉ.

Cela me suffit, Monsieur... vous m'insultez... et si vous m'avez compris...

SURVILLE.

Pas encore, Monsieur, et c'est moi qui vous demande une explication.

DUPRÉ.

Je ne demande pas mieux. (*Bas.*) Descendez avec moi, je vous dirai ce qu'il faut faire.

M<sup>ME</sup> DUPRÉ.

Ah ! mon Dieu ! ils se parlent bas.

DUPRÉ, bas.

Je reste ici avec un esclave qui m'est dévoué ; et, grâce à la ruse que je médite, nous serons depuis long-tems en mer qu'on ne se sera pas aperçu de ma disparition.

SURVILLE.

Cela suffit... sortons.

DUPRÉ.

Oui, sortons.

M<sup>ME</sup> DUPRÉ.

Mais, mon ami, où vas-tu ?... et songe donc... s'il t'arrivait malheur !...

DUPRÉ.

Cela ne te regarde pas.

(Il sort avec Surville.)

## SCÈNE X.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

COMMENT ? cela ne me regarde pas !... En France , à la bonne heure... mais dans ce vilain pays , avec leurs maudites coutumes , on est bien obligé malgré soi de se mêler des affaires du ménage... Mais je ne reconnais plus mon mari... lui qui était si poltron et si maladroit... il ne sait pas qu'il défend ses jours et les miens ; et il est capable de se laisser tuer comme un simple célibataire.... Hein ! qui vient là ? sont-ce des nouvelles que l'on m'apporte ?

## SCÈNE XI.

M<sup>me</sup> DUPRÉ , BRULL-PHA-GOS.

BRULL-PHA-GOS.

PAR exemple ! voilà un événement ! je ne m'y serais jamais attendu.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Il est arrivé un malheur ?

BRULL-PHA-GOS.

Le plus grand de tous... Vous savez bien Zéila , cette jeune veuve dont je vous ai parlé ce matin... et qui paraissait si bien disposée...

Je viens de descendre dans le caveau où elle était... Disparue avec les diamans.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Comment ! ce n'est que cela ?

BRULL-PHA-GOS.

Ce n'est que cela ! mais c'est inouï.. sans nous prévenir encore !... nous qui y comptions... Songez donc que tout est prêt pour la cérémonie, et je venais consulter ce cher Dupré, qui a quelquefois des idées !.... Est-il rentré ?

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Ah ! bien, oui, rentré... bien mieux que cela... il est ressorti... Où croyez-vous qu'il soit dans ce moment ?... A se battre, Monsieur.

BRULL-PHA-GOS, se frottant les mains en signe de satisfaction.

Comment ! à se battre !... il serait possible ?

M<sup>me</sup> DUPRÉ, à part.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai dit là ?.. (Haut.) Non, Monsieur, non... c'est une simple explication... (On entend un coup de pistolet.) Un raccommodement... une explication... avec un ami... et vous, qui devez le connaître... vous devinez que dans un moment... cela finit par un déjeuner... Tenez

300 LA VEUVE DU MALABAR.

s'est lui qui revient... (*Apercevant Surville.*)  
C'est l'autre... ah ! mon Dieu ! mes genoux  
fléchissent.

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, SURVILLE.

SURVILLE, à part.

ALLONS, fessons ce que Dupré m'a dit,  
puisque'il a ses raisons

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Eh bien ! Monsieur, parlerez-vous ?....  
qu'avez-vous à m'annoncer ?

SURVILLE.

Madame... mon silence et mon trouble  
vous en disent assez... vous êtes témoin que  
c'est lui qui m'a provoqué : mais l'évènement  
n'en est pas moins affreux... ce pauvre Du-  
pré !...

BRULL-PHA-GOS.

Il est défunt ?

SURVILLE.

C'est vous qui l'avez dit.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Dieu !... je suis veuve.

### SCÈNE XIII.

301

**BRULL-PHA-GOS**, tirant son calepin et écrivant.

Ce que c'est que de nous !... Comme les accidens arrivent !

**SURVILLE.**

On vient déjà de renvoyer les acheteurs qui étaient en bas dans les magasins : on a fermé les portes, les fenêtres...

**BRULL-PHA-GOS.**

Conformément à l'usage.

**SURVILLE.**

Je n'ose moi-même rester en ces lieux, et vais porter ailleurs mes regrets. (*A part.*) Pendant que Dupré dispose tout pour notre départ, courons chez le courtier de commerce dont il m'a parlé, Ali Brull-Pha-Gos, près la grande pagode : il faudra bien que je le trouve.

(Il sort.)

### SCÈNE XIII.

**LES PRÉCÉDENS**, excepté **SURVILLE.**

**BRULL-PHA-GOS.**

**DIEU!** comme cela se rencontre !... moi qui venais demander à Dupré quelque moyen pour sortir d'embarras.

F. Vandevilles. 3.

26

M<sup>me</sup> DUPRÉ. qui, pendant tout ce tems, est restée sur sa chaise.

On n'a jamais vu de femme plus malheureuse !

BRULL-PHA-GOS.

Je conçois combien votre douleur est légitime : ce cher Dupré était si bon !

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Lui ? il était brutal, colère, ah !

BRULL-PHA-GOS.

Je ne dis pas non... mais l'amour qu'il avait pour vous...

M<sup>me</sup> DUPRÉ, de même.

Depuis cinq ans il m'avait abandonnée.

BRULL-PHA-GOS.

Je ne dis pas non... mais la concorde qui auparavant régnait entre vous...

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Nous nous disputons sans cesse... Ah ! quelle perte ! je suis bien malheureuse.

BRULL-PHA-GOS.

Je vous en prie, madame Dupré, calmez votre douleur ; votre désespoir est si grand, que ce sera pour vous une consolation de remplir votre devoir.

( Il lui présente l'agenda sur lequel il a écrit. )

M<sup>me</sup> DUPRÉ

Qu'est-ce que c'est ?

BRULL-PHA-GOS.

Une simple formalité : il s'agit, comme veuve, d'écrire là votre nom.

M<sup>me</sup> DUPRÉ, essuyant ses yeux.

Comment ! voilà tout ce que vous exigez de moi ?

BRULL-PHA-GOS.

Pas autre chose.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Eh bien ! alors...

BRULL-PHA-GOS.

C'est tout uniment pour prendre date... parce que souvent il y a foule... mais maintenant que vous êtes enregistrée, vous voilà certaine...

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

De quoi ?

BRULL-PHA-GOS.

De ce que je vous disais ce matin... de paraître à cette auguste cérémonie qu'ont établie en ces lieux nos lois et nos usages.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Comment ! Monsieur ; je serais obligée de mourir pour un mari qui ne sait pas vivre ?

BRULL-PHA-GOS.

On ne force personne... Mais dès qu'on a signé, il n'y a pas moyen de s'en dédire.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Mais c'est donc une fournaise, un enfer que ce pays-ci ?

BRULL-PHA-GOS.

Vous avez au moins l'avantage de ne pas attendre, et de profiter d'une belle occasion... un bûcher magnifique!... bûcher de première classe.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Ah! mon Dieu! que faire? Personne n'arrivera-t-il à mon secours ?

BRULL-PHA-GOS.

*Walse de Rossini.*

Oui, partons à l'instant,  
Déjà l'on vous attend.  
Et voyez quel bonheur  
D'avoir un protecteur,  
Songez donc que personne  
N'eût un pareil honneur ;  
Le tour que je vous donne  
Est un tour de faveur.

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ZÉILA, sortant du cabinet  
à droite.

ZÉILA.

Est-ce lui ? je croyais reconnaître ses pas !  
Hélas ! j'attends en vain, Henri ne revient pas.

BRULL-PHA-GOS.

Que vois-je ! Zéila...

ENSEMBLE.

ZÉILA.

O rencontre cruelle !

MADAME DUPRÉ.

Que dites-vous ? c'est elle.

BRULL-PHA-GOS, à Zéila.

Et l'on osait pourtant accuser votre zèle,  
Partons, suivcz mes pas...

ZÉILA.

Que vais-je devenir ?  
Henri !... Sans le revoir il faudra donc mourir.

BRULL-PHA-GOS, à part.

Deux pour une...

(A madame Dupré.)  
Ce soir je compte revenir.

26.

ZÉILA.

Oui, partons à l'instant,  
 Déjà l'on nous attend,  
 Et je sens que mon cœur  
 Succombe à la douleur.  
 Oui, comment vivre encore  
 Après un tel malheur !  
 Le destin que j'implore  
 Est plus qu'une faveur.

MADAME DUPRÉ.

J'échappe en cet instant  
 Au destin qui m'attend ;  
 Voyez donc quel malheur  
 Qu'un pareil protecteur !  
 Pour déplacer personne  
 J'eus toujours trop bon cœur,  
 Et ne veux qu'on me donne  
 Aucun tour de faveur.

BRULL-PHA-GOS.

Oui, partons à l'instant,  
 Déjà l'on vous attend ;  
 Mais selon votre gré,  
 Bientôt je reviendrai,  
 Car vous voyez la suite  
 De votre peu d'ardeur ;  
 Une autre ici profite  
 De ce tour de faveur.

Mais, qu'ici votre cœur ne soit pas trop jaloux ;  
 Pour vous prendre, bientôt je reviendrai chez vous.

(H sort et emmène Zéila.)

ENSEMBLE.

## SCÈNE XV

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

PAUVRE femme !... elle y va : et voilà  
comme je serai demain... ce n'est que dif-  
féré... et tout cela ; c'est de la faute de  
Dupré.

AIR de *Turenne*.

Oui , de sa part c'est une perfidie . . .  
Pleurez , mes yeux , et fondez-vous en eau ,  
Vous le voyez , la moitié de ma vie  
Va , dans ce jour , mettre l'autre au tombeau.  
Perdre un époux est un coup bien funeste ;  
Mais , j'en conviens , dans un pareil revers ,  
Je plains , hélas ! la moitié que je perds  
Bien moins que celle qui me reste.

( S'essuyant les yeux. )

Mais je suis bien bonne d'être là à me dés-  
espérer et à attendre le danger... Arrivera  
ce qu'il pourra , puisqu'il doit revenir ce soir,  
je pars à l'instant même , quand je devrais  
aller au bout du monde ... ( *Elle va pour sor-  
tir, et, rencontrant Dupré, elle pousse un grand  
cri.* ) Ah !

## SCÈNE XVI.

DUPRÉ, M<sup>me</sup> DUPRÉ.

DUPRÉ.

MA femme!... ma femme!.... qu'as-tu donc ?

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Cette fois, je ne me trompe pas, c'est bien lui : tu existes, n'est-ce pas?... tu en es bien sûr ?

DUPRÉ.

Je t'en donne ma parole d'honneur.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Dès aujourd'hui nous quittons ce rivage,  
 Mais on pouvait soupçonner nos projets ;  
 Et j'ai pris le parti fort sage  
 D'être défunt pour m'en aller en paix.  
 Ma mort n'était qu'une ruse nouvelle ;  
 Mais j'ai voulu, par un ordre prudent,  
 Qu'on te l'apprit, afin que la nouvelle  
 Se répandît plus promptement.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Si tu savais l'effet que cela a produit sur moi!... la joie... la crainte...

DUPRÉ.

Mais , effectivement... sa physionomie est toute renversée ! Je n'aurais jamais cru que ma femme m'aimât à ce point-là.

M<sup>me</sup> DUPRÉ , le retenant par la main.

Reste là ; ne t'éloigne pas... que je te regarde encore... Dieu ! qui m'aurait jamais dit que la vue de mon mari me ferait tant de plaisir !

DUPRÉ.

Ma femme... ma chère Angélique !... ai-je été injuste à ton égard !... Être adoré à ce point-là , et sans s'en douter !

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Quand j'ai cru t'avoir perdu , si tu savais quel a été mon désespoir !... j'ai manqué ne pas te survivre.

DUPRÉ.

On n'a pas d'idée d'un dévouement comme celui-là !... va... je reconnaitrai cet excès de tendresse... Toutes nos affaires sont en ordre... tout est disposé,.. nous n'attendons plus que M. de Surville et notre jeune veuve... Où est-elle donc ?

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Qui ? Zéila ? Ah ! mon Dieu ! elle était là tout à l'heure , lorsqu'il est venu un courtier qui voulait te parler , un nommé Brull-Pha-Gos.

DUPRÉ.

Oh ! Ciel ! eh bien ?

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Eh bien !... Zéila a voulu partir avec lui, et il l'a emmenée.

DUPRÉ.

Et tu l'as laissé faire ?... tu les as laissés partir ?... Malheureuse ! c'est fait de nous, de notre fortune... Que dire maintenant à M. de Surville ?... Je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.

M<sup>me</sup> DUPRÉ, tombant dans un fauteuil.

Dieu ! impossible qu'aujourd'hui j'en réchappe.

DUPRÉ, regardant par la fenêtre.

De cette fenêtre, qui donne sur la grande place, on aperçoit déjà tout le peuple rassemblé... et ce grand bûcher qui s'élève au centre... les feux sont allumés, mais personne encore n'y paraît... (*Regardant par la porte.*) Eh ! mais, je ne me trompe pas... quel bonheur ! M. de Surville et Zéila qui viennent de ce côté... Brull-Pha-Gos les accompagne. N'oublions pas que pour lui je suis mort... Ma femme, reste là ; je reviens dans l'instant.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Comment ! mon ami, tu t'en vas ?

**SCÈNE XVII.**

311

**DUPRÉ.**

Je te dis que je suis là.

**M<sup>me</sup> DUPRÉ.**

N'importe... ce n'est pas la même chose..  
j'ai besoin de ta présence.

(Dupré entre dans le cabinet , madame Dupré reste  
dans le fond.)

**SCÈNE XVII.**

**M<sup>me</sup> DUPRÉ , SURVILLE , BRULL-PHAGOS , ZÉILA.**

**BRULL-PHAGOS.**

VENEZ donc vite... au moins ici on peut  
parler en sûreté.

**SURVILLE.**

Zéila , quelle a été ma surprise en vous  
voyant traverser les jardins de la pagode, où  
depuis une demi-heure j'attendais Monsieur !

**BRULL-PHAGOS.**

Mais il n'est pas question de cela ; parlons  
de nos affaires , entendons-nous. Nous avons  
dit quarante mille piastres...

**SURVILLE.**

Les voici dans ce portefeuille en bons sur  
la compagnie des Indes.

BRULL-PHA-GOS.

Cela suffit : et comme un honnête homme n'a que sa parole, je me charge de tout. Le nom de Zéila sera à jamais en honneur dans le pays : chacun porté aux nues cette nouvelle Arthémise. Ainsi Madame peut se regarder comme authentiquement brûlée.

M<sup>me</sup> DUPRÉ, à part.

Ah ! le fripon... si je l'avais su !

BRULL-PHA-GOS, à Zéila.

Voici même le procès-verbal que j'avais rédigé d'avance, et avec lequel vous pouvez attester à qui de droit...

ZÉILA.

Je n'en ferai pas usage ; envoyez-le à ma famille, c'est tout ce que je demande. Mais comment espérez-vous faire ?

BRULL-PHA-GOS.

Cela me regarde... J'ai ici quelqu'un de disponible et sur lequel je compte pour vous remplacer.

M<sup>me</sup> DUPRÉ, à part et s'avancant.

C'est ce que nous allons voir.

BRULL-PHA-GOS.

Sans cela, vous sentez bien que je ne me serais pas avisé au moment même... Ah ! vous voilà, madame Dupré, je suis enchanté

de vous trouver... Eh bien ! ma chère amie, voilà un événement qui vous avance... vous m'avez dit que vous étiez prête... voici le moment.

SURVILLE.

Comment ! ce serait Madame ?

BRULL-PHA-GOS.

J'espère que vous n'avez pas à vous plaindre... une petite femme fort gentille, fort convenable... Allons, partons.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Avec grand plaisir, mon honnête Monsieur ; mais il n'y a qu'une petite difficulté.

BRULL-PHA-GOS.

Et quelle est-elle, s'il vous plaît ?

M<sup>me</sup> DUPRÉ, ouvrant la porte.

Tenez, la voici.

BRULL-PHA-GOS.

C'est Dupré !

SURVILLE.

Ah ! mon ami, viens donc ; combien je te remercie ! J'ai suivi tes conseils ; et tout est arrangé. (*Montrant Brull-Pha-Gos.*) N'est-il pas vrai ?

BRULL-PHA-GOS.

C'est-à-dire, tout est est arrangé... dans  
F. Vaudevilles. 3.

314 LA VEUVE DU MALABAR.

ce sens que je suis dans un furieux embarras, et que je ne sais trop comment faire.

SURVILLE.

Comment ? morbleu ! voudriez-vous vous dédire ?

BRULL-PHA-GOS.

Du tout, du tout, vous avez ma parole... (*Regardant madame Dupré.*) Mais c'est que je comptais... (*Regardant Dupré.*) Il se porte bien.

DUPRÉ.

Je vous prévienne du reste que tout le peuple s'impatiente, et qu'il y a déjà quelques minutes que la cérémonie devrait être commencée.

BRULL-PHA-GOS, à part.

Allons, il faut sortir de là... Ce beau mannequin que j'ai en réserve pour les bonnes occasions... il n'y a pas d'autre moyen... Ah ! ça, quoi qu'il arrive, vous me promettez le secret ?

SURVILLE,

Vous pouvez être tranquille, nous nous embarquons.

BRULL-PHA-GOS.

C'est encore mieux, mais ne tardez pas... Au moment où vous verrez la flamme briller,

SCÈNE XVIII.

315

sortez alors, c'est le moment le plus favorable, parce que tout le monde sera dans la grande place à jouir du spectacle.

DUPRÉ.

Nous profiterons de vos avis.

TOUS.

Adieu, M. Brull-Pha-Gos.

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Adieu, honnête courtier.

B-BULL-PHA-GOS.

Adieu, mes amis, bon voyage. Allons, je n'ai pas perdu mon tems ; mais voilà, je puis le dire, une journée fièrement chaude.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté BRULL-PHA-GOS.

DUPRÉ, à son épouse.

Ma chère femme, après toutes les marques d'amour que tu m'as données...

M<sup>me</sup> DUPRÉ.

Ne parlons pas de cela ici ; en France ce sera autre chose.

FINAL.

SURVILLE.

*AIR du ballet de l'Enfant prodigue.*

Guidés par l'espérance,  
Embarquons-nous promptement ;  
Aux rivages de France  
Le bonheur nous attend.

TOUS.

Guidés par l'espérance, etc.  
(Ils regardent par la fenêtre du fond.)

SURVILLE.

Près du bûcher comme on s'empresse !  
J'entends leurs accens d'allégresse ;  
Le peuple répète déjà :  
« Honneur, honneur à Zéila ! »

CHOEUR en dehors, accompagné d'instrumens militaires.

« Honneur, honneur à Zeila. »

SURVILLE.

Et nous, pendant ce tems-là,

CHOEUR.

(A demi-voix.)

Guidés par l'espérance,  
Embarquons-nous promptement ;  
Aux rivages de France  
Le bonheur nous attend.

ZÉILA, au Public.

Échappée à l'incendie,

Ah ! daignez , en ce moment ,  
M'assurer , je vous en prie ,  
Contre un malheur bien plus grand.  
Et je dirai gaiement :

*Reprise.*

Guidés par l'espérance ,  
Embarquons-nous promptement :  
Aux rivages de France  
Le bonheur nous attend.

**FIN DE LA VEUVE DU MALABAR.**